

Mieux vaut être une bête qu'un homme (Liever dier dan mens)

Pieter van Os

Editeur : Prometheus

Contact droits étrangers : Marisca van der Mark foreignrights@pbo.nl

Informations et traduction du fragment : Myriam Bouzid mebouzid@hotmail.com



Informations sur le livre

Titre en Néerlandais : Liever dier dan mens (2019)

Auteur : Pieter van Os

Tranche d'âge visée : adultes

Nombre de pages : 368

Pour plus d'informations :

- Je vous propose une visioconférence par zoom durant laquelle je répondrai à vos questions sur le livre. Vous pouvez me contacter par mail pour prendre rendez-vous : mebouzid@hotmail.com
- Rapport de lecture (ci-dessous)

Liever dier dan mens (Mieux vaut être une bête qu'un homme)

Lectrice : Myriam Bouzid

I. Fiche de présentation du livre

Auteur : Pieter van Os

Éditeur : Prometheus

Nombre de pages : 368 pages

Genre : Essai historique

Tranche d'âge visée : adultes

Avis de la lectrice : un livre passionnant sur la Deuxième Guerre mondiale, mêlant récit de survie, essai historique et enquête journalistique.

Thèmes : Pologne, Deuxième Guerre mondiale, nazisme, Shoah, identité personnelle, identité nationale, survie.

Époque/contexte historique : Deuxième Guerre mondiale.

II. Auteur

Pieter van Os est né en 1971 à Garnwerd, aux Pays-Bas. Il a étudié les Sciences Politiques à l'université de Leiden. De 2000 à 2017 il a travaillé en tant que journaliste au « Groene Amsterdammer », dont deux comme correspondant aux États-Unis. De 2008 à 2014, il était journaliste au quotidien NRC Handelsblad. Il a publié trois livres avant « Liever Dier dan Mens », (Mieux vaut être une bête qu'un homme) qui a obtenu en 2020 le prix Brusse et le prestigieux prix Libris dans la catégorie « Histoire ».

III. Le livre

Le livre en trois phrases

Pieter van Os a immédiatement été fasciné par l'histoire de Mala : une survivante juive orthodoxe polonaise de la Deuxième Guerre mondiale. Il se plonge dans ses Mémoires, la rencontre pour lui poser des questions, fait des recherches dans les Archives à Varsovie et ailleurs. Il utilise l'histoire de la vie de Mala pour prendre le lecteur par la main et lui montrer le déroulement du conflit en Pologne et ses conséquences pour la communauté juive polonaise, la Pologne et l'Europe centrale.

Résumé

Cet essai est composé de dix-huit chapitres, d'un prologue et d'un épilogue qui portent tous le nom d'un cours d'eau. Cela symbolise le cours de l'Histoire emportant les êtres humains en général et l'héroïne de l'essai en particulier. J'ai traduit le prologue du livre, car Pieter van Os y présente le thème de son ouvrage et sa méthode de travail. Le fil rouge du livre est la vie de Mala, une jeune juive orthodoxe qui habite avec ses parents et ses frères et sœurs dans le quartier juif de Varsovie. Pieter van Os présente d'abord les grands-parents et les parents de Mala, puis il suit les pérégrinations de celle-ci pendant et après la guerre.

Ce livre ne s'intéresse cependant pas uniquement à l'existence de Mala, on y voit aussi celle de nombreux autres Juifs. L'image que l'auteur nous donne de la vie de la communauté juive avant, pendant et après la guerre est le fruit de recherches approfondies. Pieter van Os alterne les casquettes de journaliste, d'historien et de mémorialiste dans cet essai. On le voit progresser dans ses recherches sur le terrain, interroger Mala et consulter les archives et les ouvrages écrits sur les différents sujets abordés. Pourtant, chaque chapitre se lit « comme un roman » : on y suit l'aventure de Mala (mémorialiste), puis la perspective s'élargit à tout le groupe concerné – Juifs polonais, résistants, travailleurs étrangers en Allemagne etc. – (historien) enfin l'écrivain nous montre aussi l'évolution de son enquête et comment il est arrivé à ses conclusions (journaliste). Chaque chapitre se termine par une partie « En guise de notes de bas de page », dans laquelle Pieter van Os cite les divers documents – livres, films, documents d'archives etc. qui lui ont servi de base pour écrire les pages précédentes.

Mala est encore une enfant lorsque la guerre éclate et que les menaces se font de plus en plus concrètes pour la communauté juive. Elle survivra au conflit. Grâce à ses cheveux blonds, grâce à sa connaissance de la langue polonaise et allemande, grâce aux différentes identités qu'elle revêt durant la guerre. Elle trouve dans le mur du ghetto de Varsovie une brèche lui permettant d'en sortir et d'y revenir pour aider les siens. Elle entre en clandestinité. Elle

accepte un certificat de baptême que lui remet un prêtre polonais. Elle se fait passer pour Polonaise catholique. Puis pour une « Volksdeutsche », une Polonaise d'origine allemande. Ses connaissances du polonais et de l'allemand et sa capacité d'adaptation seront sa bouée de sauvetage. Elle prend le nom d'Anni Gmitruk et part travailler en Allemagne. Là, sa meilleure amie sera une antisémite convaincue et elle sera recueillie par une famille de nazis qui l'adorent comme si elle était leur propre fille. Elle rencontre aussi un jeune ingénieur allemand dont elle tombe éperdument amoureuse. Toutes ces personnes ignorent bien évidemment sa véritable identité.

À la Libération, Mala épouse Nathan Schlafer qu'elle a connu à la fin de la guerre et ils partent s'installer dans le tout nouvel État d'Israël. Elle finira par déménager aux Pays-Bas où elle a vécu jusqu'à sa mort.

Commentaires

Le titre « Liever dier dan mens » (Mieux vaut être une bête qu'un homme) est tiré d'une chanson en yiddish et convient parfaitement à la cruauté terrifiante de la Deuxième Guerre mondiale en Europe centrale. De très nombreux livres ont été écrits sur ce conflit, pourtant cet essai est assez unique : il prend le récit de survie – souvent rocambolesque – de Mala comme point de départ, il le nourrit de documents et d'analyses historiques et en fait un ouvrage de journalisme d'investigation extrêmement bien écrit. Pieter van Os ne fait pas de psychologie, il se tient uniquement aux faits. L'odyssée de Mala nous emmène en Pologne, en Ukraine, en Allemagne, en Israël et aux Pays-Bas. Cet essai nous raconte aussi l'histoire de la Pologne au XXème siècle. C'est aussi un livre sur l'identité : individuelle autant que de groupe.

L'incroyable histoire de Mala fait un véritable « page-turner » de cet essai, mais sa rigueur historique pousse aussi le lecteur à réfléchir à l'histoire de l'Europe centrale durant la Deuxième Guerre mondiale et aux répercussions qu'elle a sur l'Europe d'aujourd'hui.

Je recommande ce livre qui est porté par une approche originale et un style efficace.

Traduction d'un fragment du roman

Page 9 (début du livre) à 23

Mieux vaut être une bête qu'un homme

1. Le Boug (prologue)

“Rassemble le plus d’éléments possible. Ils feront le tri après la guerre.”

- Emanuel Ringelblum, historien

Une fois par jour, lorsqu’elle se rendait dans la porcherie pour nourrir les cochons, la fermière jetait les restes des repas de sa famille à côté de la mangeoire. Grâce à une petite ouverture pratiquée dans le sol, les aliments parvenaient à cinq clandestins affamés.

Personne n’aurait l’idée de chercher des Juifs sous une porcherie, avait pensé l’époux de la fermière. La suite lui donnerait raison. Trois des clandestins ont survécu à la guerre, même si à la Libération ils ne ressemblaient plus en rien aux personnes qui avaient frappé à sa porte trois années auparavant.

On survit à peine en se nourrissant de restes une fois par jour et il est mauvais pour le corps et les jambes de rester continuellement accroupi. Les deux clandestins qui n’en ont pas réchappé avaient brièvement quitté leur refuge dans le hameau de Godlewo Wielkie afin de récupérer des affaires dissimulées non loin de leur maison. Ils étaient sans doute allés les chercher dans l’espoir de les troquer contre de la nourriture avec le fermier, ou peut-être pensaient-ils qu’elles les protégeraient mieux des rats, du gel, de la pluie ou des excréments puants des cochons. Cette sortie leur a été fatale.

Le bâtiment est toujours là. Il sert à présent de grange et se trouve dans le jardin d’une ferme érigée plus tard. Après des décennies de soleil et de pluie, le bois a pris une couleur gris souris. Sur les murs de la nouvelle ferme, construite environ 15 mètres plus loin, le plâtre s’écaille, laissant apparaître quelques briques massives et cimentées à la va-vite.

La grange évoque un passé lointain, la ferme un avenir qui est, lui aussi, déjà révolu. On dirait un immeuble en miniature, carré, au toit plat, pourvu de deux étages ainsi que de deux balcons minuscules et identiques. Et, pour parfaire le tableau, d’une antenne parabolique. Les balcons sont tellement étroits qu’ils peuvent tout juste servir à déposer les sacs-poubelles. Les Polonais nomment ces petites fermes des *Kostka PRL-owska*, c’est-à-dire des HLM communistes : c’est la version miniature des logements collectifs qui ont été construits dans les grandes villes à l’époque de la République populaire de Pologne (PRL), les fameux « bloki ».

J'ai vécu quatre années dans une ville qui regorge de ce type de bâtiments : Varsovie, la capitale de la Pologne. En quête de personnes et de lieux sortis d'un récit historique bouleversant, j'ai voyagé sans relâche vers l'est, en général le long de la rivière Boug, orthographiée Bug en polonais. Au cours de ces déplacements, j'essayais de faire abstraction des bâtiments carrés, car le moment où se passe l'action du récit est l'une des rares certitudes que je possède dans ma recherche : l'histoire se déroule avant 1946, une époque où les fermes HLM n'existaient pas.

Voilà pourquoi je me concentre sur la grange en bois, dans ce jardin situé à une centaine de kilomètres de Varsovie. Puisqu'elle servait de ferme pendant la guerre. De là, j'essaie de trouver la porcherie qui devait se situer derrière ou à côté de l'habitation.

Avec l'aide du paysan et de son jeune fils, les clandestins ont creusé le trou au cours de l'été 1941, alors que les Allemands venaient d'envahir également cette partie de la Pologne. Le paysan, son fils et les clandestins sont descendus jusqu'à près de deux mètres de profondeur. Ils ont accompli ce travail en deux jours.

Je n'arrive pas à retrouver l'endroit où se trouvait la porcherie. L'actuel propriétaire de la ferme HLM ne fait malheureusement pas d'efforts pour m'aider. Cette histoire lui semble très bizarre. Il répète ad nauseam qu'il ne connaît pas l'ancien propriétaire, celui des années quarante. « Je suis nouveau ici. » Il est arrivé dans les années cinquante du siècle dernier.

Une amie polonaise m'accompagne pour traduire. Sur le chemin du retour vers Varsovie, elle me demande quel est le rapport entre les clandestins de cette ferme et le livre que je suis en train d'écrire. Je bredouille quelques explications. Du genre : les Juifs polonais qui se cachaient chez ce paysan venaient de Czyżewo. Cette bourgade s'appelle à présent Czyżew -Osada et c'était autrefois le shtetl dont étaient originaires la mère et les grands-parents maternels de mon héroïne. La ferme à Godlewo Wielkie se trouve six kilomètres plus au sud. De plus, il s'agit de Juifs polonais qui ont tenté de survivre dans la campagne polonaise, ce que mon héroïne a elle aussi essayé de faire durant quelques mois.

Mon amie polonaise sourit. Avec un tel raisonnement, tu n'as pas fini de voyager. Elle calcule : 85% de la population était juive à Czyżewo, ce qui revient à quelques milliers de personnes. Toutes leurs tentatives de survie sont-elles pertinentes pour mon livre ? Et elle continue à calculer. La Pologne de 1939 comptait environ 3,5 millions de citoyens juifs, dont plus de 250 000 ont essayé d'entrer en clandestinité à la campagne. « Tu veux connaître toutes leurs histoires afin d'évaluer à sa juste valeur celle de ton héroïne ? »

La personne dont il est question est une dame d'Amstelveen ; elle a grandi au sein d'une famille juive orthodoxe dans un quartier de Varsovie qui se retrouvera plus tard en plein cœur du ghetto, cette espèce de prison à ciel ouvert créée par l'occupant allemand. Elle est la seule de sa famille à avoir survécu à la guerre, non pas en vivant sous une porcherie, mais en se faisant passer pour quelqu'un d'autre, en utilisant différents noms et différentes biographies, à une époque où l'identité d'une personne décidait de sa vie ou de sa mort.

Nous nous taisons, mon amie polonaise et moi. Je fais semblant de me passionner pour les dizaines, voire les centaines de panneaux publicitaires que nous croisons. La plupart du temps, ils séparent la route et son fossé de prairies à herbe rase et de récentes et modestes sapinières. Le paysage entre Czyżewo et Varsovie est assez monotone. L'amie polonaise me demande d'un ton prudent : « Tu veux encore aller à Wrocław, pour parler à Czesław Cholewicki ? »

Ce Cholewicki est le fils du fermier et de la fermière qui ont caché des gens sous leurs cochons à Godlewo Wielkie. À la fin du conflit – il avait alors quinze ans – il s'est installé dans l'ouest du pays, dans une région qui avait été allemande mais qui est devenue polonaise après la guerre.

La curiosité l'emporte sur la raison. Quelques jours et quelques heures en voiture plus tard, nous nous retrouvons assis sur un canapé dans une maison en pierre, située dans un hameau à proximité de Wrocław. Là, monsieur Cholewicki, âgé de 88 ans, nous raconte l'histoire telle qu'il s'en souvient. Son père et lui ont creusé un trou sous la porcherie, puis ils ont recouvert le sol de deux arbres, d'un tas de branches et de boue. Les clandestins recevaient un peu d'air grâce au chenil attenant et avaient le droit, la nuit venue, de quitter brièvement leur abri pour se dégourdir les jambes ; son père avait appris aux chiens à ignorer les clandestins et par chance, la ferme étant isolée et située à l'orée de la forêt, les chiens des voisins ne donneraient pas l'alerte au moindre bruit ou mouvement. L'homme ne veut pas épiloguer sur le sort funeste des clandestins. Quelques jours plus tard son père a retrouvé les deux clandestins qui étaient sortis récupérer leurs affaires, assassinés dans la forêt. Ce n'était certainement pas l'œuvre des Allemands. Ils n'étaient pas nombreux dans la région et, de plus, on n'avait pas eu recours à une arme à feu. « Les Allemands avaient la réputation de tuer par balle. Pas avec des gourdins et des fourches. »

Les trois derniers clandestins ont laissé passer deux jours après la Libération avant de sortir de leur cachette, au printemps 1944. Puis ils se sont dirigés vers les maisons pillées de Czyżewo ; elles n'étaient pas occupées par des catholiques polonais, comme celles, plus

grandes, situées sur la place principale. La nouvelle de leur retour s'est propagée comme une traînée de poudre. Un groupe de polonais armés est venu les trouver, en quête d'argent, d'or ou d'autres biens précieux. « Les gens pensaient que les Juifs qui avaient réussi à survivre devaient être très riches. » explique Cholewicki, « mais ces personnes n'avaient rien. »

Les Polonais armés ont assassiné le père, la mère et la fille qui avaient vécu pendant deux ans dans le trou sous les cochons. Ensuite, ils ont marché sur la ferme située à Godlewo Wielkie. Le chien des Cholewicki a aboyé à leur approche. Le jeune Czesław s'est enfui par la porte de derrière et s'est caché dans les buissons. De là, il a entendu les Polonais s'en prendre à son père.

- Où est l'or des Juifs ?

- Tu l'as caché où ?

Les hommes n'ont rien trouvé. « Ils ont frappé mon père tellement fort qu'il n'a pas été capable de se relever. » Il est mort de ses blessures quelques jours plus tard.

Mon amie polonaise a raison lorsqu'elle dit que ce récit n'est qu'une anecdote, un ruisselet comme le cours de l'Histoire en produit tant. Et pourtant, notre excursion fait sens, je crois. Non seulement parce que la noirceur désespérante de ce récit est caractéristique de tous les ruisselets sur lesquelles on tombe à l'est de Berlin lorsqu'on voyage dans le temps, mais aussi parce que ma conversation avec Cholewicki m'a fait comprendre pour la première fois que je poursuivais une illusion. J'avais longtemps essayé de gommer un peu de tout : les fermes HLM, les panneaux publicitaires, les restaurants qui ressemblent à des châteaux, les centaines de rondpoints portant le nom de Jean-Paul II, la peinture vert menthe dont les habitants des campagnes polonaises aiment à recouvrir les murs crépis de leurs maisons. En retirant tout cela du tableau, j'espérais revenir à l'époque d'avant 1946, afin de mieux décrire le monde dans lequel vivait mon héroïne. Mais après cet énième récit déprimant, je me suis rendu compte que j'avais pourchassé un décor qui n'avait probablement jamais existé, que j'avais peut-être été la proie d'une idée fixe, d'un monde merveilleux, féérique, parsemé de villages pittoresques environnés de splendides paysages vallonnés, arborés, verdoyants, où glissaient des cours d'eau sereins, où les blés ondoyaient et les oiseaux gazouillaient. Où la vie était facile, simple, tout en étant pénétrée d'un grand esprit de communauté.

Cette histoire a constitué un tournant, car petit à petit mes projections se heurtèrent à une prise de conscience : ce monde idéalisé ne ressusciterait pas comme par miracle, quand bien même on retirerait les panneaux publicitaires, les immeubles carrés et les rondpoints sous la pluie. Je venais de comprendre qu'ici, il y a quatre-vingts ans, tout était déjà plat et

détrempé, moche et froid, que les gens, comme partout ailleurs s'étaient montrés capables d'une férocité terrifiante, que la pauvreté avait été terrible et hideuse. Ce n'est pas pour rien que la petite ville de Czyżewo comptait deux passeurs, deux hommes qui, moyennant finance, aidaient leurs concitoyens à émigrer en Amérique, au Canada ou en Argentine, ou au pire, tout simplement en Allemagne ou en Tchécoslovaquie.

Ces passeurs habitaient à Czyżewo, où l'on trouvait aussi trois marchands d'œufs, quelques couvreurs, des maçons, des colporteurs, des bouchers et des boulangers, un horloger, deux menuisiers, un chapelier, un forgeron et des dizaines de « *Luftmenschen* », des personnes qui vivaient de la bienfaisance. Un rapport de 1939 nous apprend que l'aide communautaire était la seule source de revenu pour un Juif sur cinq en Pologne.

Le journaliste Raphael F.Scharf, qui a survécu à la guerre parce qu'il était correspondant à Londres, consacra toute la fin de sa vie à la diffusion de savoirs sur le monde juif de sa jeunesse. Il a affirmé dans de nombreuses conférences que, pour ce faire, il était primordial de « maintenir résolument le cap sur la réalité afin de ne pas sombrer dans la nostalgie ». Il a écrit que les plus de trois millions de Juifs qui habitaient la Pologne avant la guerre formaient effectivement « la branche la plus importante, la plus vitale et la plus créative du peuple juif ». Ils étaient une « source qui a contribué à l'héritage littéraire, musical et scientifique de l'humanité, et ce dans des matières aussi diverses que l'étude du Talmud et la physique moderne ». Et l'immensité du crime des Allemands est telle, qu'il est impossible de l'accroître en idéalisant le passé. De plus, cette idéalisation fait barrage à la connaissance de la réalité historique.

Ce point de vue a amélioré mes entretiens avec l'héroïne de cet ouvrage, Mala Kizelm. Son récit de survie m'a guidé à travers l'Histoire du vingtième siècle de l'Europe centrale. À présent, elle se nomme Marilka Shlafer. Domiciliée à Amstelveen, au sud d'Amsterdam. Née en février 1926 à Varsovie, elle était la sixième d'une famille de huit enfants.

Pour moi, Mala est madame Shlafer. Je lui ai rendu visite à de nombreuses reprises dans sa chaleureuse demeure en brique jaune typique de la classe moyenne, située entre la Bosbaan et le fleuve Amstel, dans un petit lotissement aux maisons contiguës. Nous nous installons toujours à une table ronde autour d'un café et de biscuits secs. Des photos encadrées ornent les murs, des clichés récents représentant ses enfants et ses petits-enfants et un autre aussi où on la voit en compagnie de ses amis du club de bridge local. Ils sont tous extrêmement

souriants et font cercle autour d'une Mala enjouée qui tient une coupe en argent entre ses mains.

Mala est la fille d'Esther Doba Saper et de Sender Itzhak Kizel. La jeunesse qu'elle me dépeint ne ressemble en rien aux tableaux rêveurs de Marc Chagall où l'on voit les habitants juifs des shtetls flotter par-dessus de petites maisons en bois coloré, portant ici et là un violon sous le bras et entourés d'animaux mythologiques et parfois même souriants. Mala aimait ses parents. Elle les a pleurés et les pleure encore, près de quatre-vingt ans après leur décès. Cependant, elle n'hésite pas à raconter que ses parents ne s'occupaient guère d'elle, une fille. « Il valait mieux être un garçon. » De plus, comme sa mère souffrait d'une maladie contagieuse, certainement la tuberculose, on n'avait pas le droit de s'approcher trop près d'elle. Lorsque sa mère était bien portante, elle travaillait dans son magasin de jouets. Mala : « Je ne la voyais pas souvent. Je crois qu'elle ne m'a embrassée qu'une seule fois, sur la jambe, pendant qu'elle nouait mes lacets. »

Son père consacrait sa vie à l'étude de la Thora et à l'éducation de jeunes étudiants du Talmud. Exclusivement des garçons, cela va sans dire. « En fait, mon père pensait qu'on n'avait pas le droit de regarder une fille, même sa propre sœur. C'est ce qu'il faisait comprendre à mes frères, qui étaient bien entendu censés vivre selon les préceptes de la foi. » La naissance d'un garçon se fêtait avec exubérance : on distribuait des confiseries et on offrait des cadeaux. Celle d'une fille était ignorée. « Mon père ne m'a jamais parlé, ni même caressé la tête. »

Mala est de petite taille, ni mince ni épaisse, plutôt robuste. Des cheveux blancs soignés entourent son visage vif et aigu. Elle décrit avec une étonnante légèreté des événements qui révèlent les plus obscurs abîmes de la nature humaine. Je n'avais jamais entendu quelqu'un s'exprimer ainsi dans des écrits ou des conférences sur la Shoah. Elle rit souvent, et peu par gêne. En même temps, elle ne minimise rien : son récit de survie traite de ces obscurs abîmes. Les articles d'opinion sur ce que l'on nomme de nos jours la politique identitaire pâlisent face à son histoire ; en tout cas, elle leur confère une nouvelle tonalité, justement parce que le thème principal du récit de Mala est l'obsession de la nation, de l'État, de la race et de l'identité.

Je savais déjà dans les grandes lignes ce qu'elle avait vécu pendant la guerre. Son petit-fils, Amir Swaab, me l'avait raconté. Amir est un ami que j'avais perdu de vue, mais que j'ai retrouvé un jour à Varsovie, installé derrière un piano. C'est un pianiste professionnel et

accompagnait une artiste de café-concert hollandaise qui se produisait devant un public néerlandais dans la capitale polonaise et chantait des chansons sur la vie des gens aisés de la région du Gooi. Amir a des boucles rebelles et ses traits fins s'éclairent régulièrement d'un sourire espiègle qui suggère une désinvolture peu compatible, à première vue, avec sa personnalité plutôt contemplative. Après le spectacle, il m'a raconté que ce n'était pas la première fois qu'il venait à Varsovie. Son arrière-grand-mère repose dans le cimetière juif de la ville et il s'était déjà enquis de l'emplacement de sa tombe. Nous avons décidé de nous y rendre ensemble le lendemain.

Le cimetière est l'un des rares vestiges matériels de la communauté juive de Varsovie et il est gigantesque. Nous avons trouvé la tombe. Amir, qui avait habité quelque temps en Israël, a lu le texte en hébreu inscrit sur la pierre tombale de son arrière-grand-mère, elle était décédée en 1934. Sa fille Mala, la grand-mère d'Amir, n'était alors qu'une enfant. Au cours de cette journée ensoleillée, Amir m'a raconté comment cette enfant avait survécu à la guerre. Ce récit ne m'a plus quitté.

Au cours des mois et des années qui ont suivi, j'ai rarement réussi à le raconter avec concision. Je me perds dans les détails, car ce sont justement eux qui donnent toute leur valeur à cette histoire aussi véridique qu'invraisemblable. Ce sont eux, en effet, qui montrent que la survie est une forme extrême de développement, car pour survivre il faut être capable de mimétisme, une compétence que les adolescents résilients acquièrent chemin faisant et qui semble indispensable lorsqu'on vit en marge de son propre groupe. De fait, Mala a grandi dans un monde dominé par des hommes qui, bien que très différents, croyaient tous que des communautés entières étaient malfaisantes et que des caractéristiques ethniques décrétées à l'avance permettaient de former un système hiérarchique fondé sur l'ascendance, la nationalité et la race.

Après cette journée passée en compagnie d'Amir à Varsovie, Mala m'a accueilli plusieurs fois à son domicile pour me raconter sa vie. Elle en avait déjà écrit le récit dans ses mémoires qui s'intitulent « *Comment j'ai survécu à la guerre* ». Je me suis servi de la transcription des enregistrements de nos entretiens, mais aussi de ses mémoires pour me lancer dans un voyage à travers le temps ; je suis parti à la recherche de villes, de villages, de personnes et de bâtiments dont elle parlait dans son récit, mais aussi de documents, de livres et de témoignages qui m'aideraient à le compléter. De nouvelles questions surgissaient sans cesse au cours de ce voyage. Je me rendais à Amstelveen pour les poser à Mala, ou je lui envoyais

un mail, car c'est une nonagénaire qui répond par retour de courriel. En général, ces réponses étaient une redite : celle de souvenirs qu'elle m'avait déjà racontés.

Je me suis lentement rendu compte qu'on ne pouvait pas faire sortir sur commande des informations de sa tête. Le temps aidant, j'ai donc appris à moins la déranger. Je devais m'en tenir à nos entrevues, à ses mémoires et aux documents que je découvrais dans les archives, les livres et les entretiens.

J'ai aussi appris autre chose en Pologne. Que les gens peuvent littéralement disparaître dans l'Histoire. En Ukraine, en Pologne et en Biélorussie, le cours de l'Histoire a, plus qu'ailleurs, emporté des familles, des villages, des communautés entières. Ce n'est pas pour rien que l'historien Timothy Snyder a intitulé *Terres de sang* son ouvrage sur la Deuxième Guerre mondiale dans les pays d'Europe centrale et de l'est. Soldats et civils ont succombé par millions, victimes d'assassinat, de famine, de maladie ou d'épuisement. Un sixième des citoyens polonais de 1939 allait mourir au cours des six années suivantes. Ce pourcentage est vertigineux ... aucun autre pays n'a subi une telle hécatombe durant la Seconde Guerre mondiale. Sans compter les centaines de milliers, si ce n'est les millions de personnes obligées de fuir ou qui ont été déportées. Il s'en est suivi une restructuration ethnique d'une ampleur sans précédent. Les ruines et les charniers des régions situées entre Berlin, Minsk et Kiev formaient une tabula rasa sur laquelle des dirigeants totalitaires ont essayé de construire une société nouvelle et « pure ». Dans ces conditions, retrouver le monde ancien est une véritable gageure.

Prenons l'école de Mala. Elle m'a affirmé qu'il s'agissait de « la plus belle de Pologne ». De plus, elle se souvenait encore du nom de la rue où elle était située. Rien de plus facile à trouver à première vue. Pourtant, j'ai mis des semaines et j'ai dû consulter plusieurs spécialistes avant de la dénicher. Enfin, je veux dire : avant d'avoir sous les yeux les premières preuves de son existence. Quant au bâtiment, cela faisait 75 ans qu'il n'en restait plus une seule pierre.

Autre exemple : dans une région qui se trouve à présent en Ukraine, mais qui était polonaise jusqu'en 1939, j'ai cherché la petite église dont le prêtre avait fourni un certificat de baptême à Mala. « Tu ne veux pas te faire baptiser, tu veux simplement rester en vie », lui avait-il dit avant de lui remettre le certificat de baptême d'une jeune campagnarde dont Mala se souvient encore du nom. Pourtant, ces renseignements n'ont pas fait avancer mes recherches. Les archives des églises locales n'ont pas échappé aux violences et aux bouleversements politiques. J'ai envoyé des lettres à l'évêché de Lviv, je me suis rendu dans

une abbaye proche de la petite église, j'ai pris rendez-vous aux archives ecclésiastiques de Varsovie : rien ne m'a mis sur la piste de ce prêtre qui a aidé Mala.

L'obstination dont j'ai fait preuve s'explique certainement par ma formation de journaliste, métier où prévaut la pensée qu'une seule source ne vaut rien. J'ai donc continué à voyager, avide de trouver dans le présent des preuves qui confirmeraient cette histoire venue d'un lointain passé.

Fort heureusement, je n'ai pas toujours eu besoin d'aller très loin pour trouver réponse à mes questions : l'Institut historique juif de Varsovie est ainsi devenu l'épicentre de cette recherche sur la vie de Mala. L'origine de cet institut est assez curieuse ; en effet, il a été fondé après la découverte de deux bidons de lait et de boîtes métalliques enterrés à plusieurs mètres de profondeur, dans les ruines de ce qui avait été le ghetto. Au printemps 1943, l'historien Emanuel Ringelblum les avait enfouis dans des caves d'immeubles. Emanuel Ringelblum savait qu'une destruction matérielle complète du ghetto approchait, car il était au courant du plan de ses derniers habitants qui, même s'ils n'étaient que faiblement armés, étaient décidés à déclencher une révolte désespérée : le soulèvement du ghetto de Varsovie.

Les bidons de lait et les boîtes métalliques contenaient des statistiques et des documents qu'Emanuel Ringelblum et ses collaborateurs avaient écrits et recueillis en se basant sur des renseignements fournis par des organisations du ghetto. Leur but était d'engranger le maximum d'informations possibles sur les derniers moments de la communauté juive de Pologne et particulièrement de Varsovie. L'équipe de Ringelblum se composait d'environ cinquante à soixante historiens, écrivains, journalistes, sans compter quelques bénévoles sans qualifications. Parmi les éléments rassemblés on trouve des affiches de propagande allemandes, des dessins d'enfants, des tickets de rationnement, des décrets, des annonces de concert, des fragments de journaux intimes et même des emballages de confiserie et des tickets de tram. Ils ont demandé aux médecins de rédiger des rapports sur les effets de la famine dans les ghettos, ils ont écrit des reportages qui consignaient toutes les facettes du déclin de la communauté et ils ont réussi à découvrir comment fonctionnaient les camps d'extermination de Treblinka et de Chelmno ; tout cela pour éviter que, plus tard, les historiens aient uniquement à leur disposition les documents des criminels, des collaborateurs et des simples spectateurs. L'incroyable diligence de l'équipe et la stupéfiante diversité du matériel rassemblé étaient dues à la conception de l'histoire d'Emanuel Ringelblum, un historien qui avait également été travailleur social et journaliste et qui était très conscient que tout chroniqueur déforme ses descriptions et leur confère une tonalité personnelle. Il affirme

qu'« afin d'avoir le maximum d'objectivité et de donner l'image la plus précise et la plus complète de l'impact de la guerre sur la vie de la communauté juive, nous avons essayé de faire décrire le même incident par le plus grand nombre possible de personnes. Pour approcher la vérité historique et savoir comment les choses se passent effectivement, l'historien doit être en mesure de comparer différents comptes rendus. »

Trois collaborateurs d'Emanuel Ringelblum ont survécu à la guerre. L'un d'eux a participé à la recherche des « archives » qui se trouvaient sous les décombres du ghetto. Les premiers bidons de lait ont été déterrés en septembre 1946, d'autres documents ont été découverts quelques années plus tard. Le troisième bidon n'a jamais été retrouvé. L'institut qui a pris le nom de Ringelblum, a complété au fil du temps les informations fournies par les 35000 pages retrouvées dans les bidons de lait et les boîtes métalliques avec des documents d'avant-guerre qui avaient survécu au cataclysme ; des actes de mariage, des certificats de naissance, des journaux en Yiddish, l'administration d'organisations d'entraide. L'institut Emanuel Ringelblum rassemble aussi un nombre croissant de mémoires de survivants et permet aux personnes intéressées d'avoir accès à des dizaines de bases de données numérisées comportant des milliers de souvenirs oraux ou écrits de survivants qui ont été réunis par des organisations extrêmement diverses et situées dans le monde entier. Ainsi, l'institut m'a permis de ne pas rester bloqué lorsque Mala affirmait en toute bonne foi : « Je ne sais pas » ou « Je ne m'en souviens plus ». Ce qui arrivait régulièrement. Elle semblait céder fort rarement à la tentation d'incorporer à ses souvenirs des histoires qu'elle avait entendues ou lues ultérieurement. En fait, elle agissait ainsi seulement lorsque je lui réclamais des informations à cor et à cri, ce qui ne m'apportait jamais rien de valable. Elle me racontait ce dont elle se souvenait. Je n'avais qu'à chercher des précisions si je voulais en savoir plus. Libre à moi de placer son histoire dans une perspective historique – « tu as carte blanche » – mais dans ce cas, je ne devais pas revenir constamment vers elle. « Je t'ai raconté ce dont je me souviens encore. »

C'est donc de plus en plus sans Mala que j'évoluais dans son univers, en compagnie de gens qui ne l'avaient jamais connue ou n'auraient jamais pu la connaître. Je me suis plongé dans l'étude des circonstances qui ont poussé Mala à entreprendre cette odyssee allant de Varsovie et de l'ouest de l'Ukraine jusqu'à Lodz, Wałbrzych, Lod en Israël en passant par Brême et Magdebourg. Mes voyages à travers ces lieux m'ont permis de me documenter sur les séjours de Mala et de trouver des pistes qui m'ont aidé, une fois de retour à Varsovie, à continuer mes recherches à l'institut Emanuel Ringelblum.

En roulant vers Boug, sur la route qui longe la rivière Brok, j'essaye de me justifier du détour de Godlewo Wielkie auprès de mon amie polonaise, d'avoir cherché la porcherie disparue dans le jardin. Je tente de donner le change en lui parlant d'autres ruisselets que j'ai explorés au cours de cette enquête sur l'univers de Mala, comme si je voulais convaincre mon amie que la ferme que nous venons de quitter n'était pas si anecdotique que cela dans le puissant courant de l'Histoire européenne qui a emporté mon héroïne. Je lui raconte que, loin d'être exclusivement consacré au récit de survie de Mala, mon livre est aussi un compte-rendu d'enquête dans lequel on me voit rechercher des épaves dispersées autour de son histoire – voire des débris minuscules – et décrire régulièrement le rivage où j'espère les trouver.

Avant même de comprendre que je ne devais pas me rendre trop souvent à Amstelveen pour informer Mala du résultat de mes dernières recherches, je m'étais étonné de l'absence dans sa maison de livres et même d'albums sur la vie de la communauté juive de Varsovie durant l'avant-guerre. Mala semblait ne plus rien posséder qui rappelât l'époque de son enfance, alors que ses récits sur ce temps étaient pourtant très animés. J'ai donc décidé de lui faire cadeau d'un livre de photos des années trente. Ce type d'album se vend beaucoup à Varsovie, les librairies en sont pleines.

Les photos représentent les rues autour de la demeure familiale de Mala, située dans un quartier qui, même avant la guerre, était habité essentiellement par des Juifs Polonais. On y voit des hommes barbus vêtus de manteaux noirs et portant des chapeaux en fourrure ou à larges bords. En regardant bien, on remarque leurs papillotes – les mèches de cheveux typiques des hommes juifs orthodoxes – qui descendent le long de leurs tempes et se perdent dans leur barbe. Mala et moi avons essayé de repérer des photos de la rue Nowolipki dans laquelle se trouvait l'appartement de sa tante Surele et où, deux immeubles plus loin, Emanuel Ringelblum cachera deux bidons à lait remplis de matériel d'archive. Nous avons cherché des images de la rue Mila où Mala avait grandi. Nous avons cherché l'adresse de la rue Dzika où elle avait trouvé un passage pour quitter le ghetto et y revenir, cette rue qui avait aussi vu naître son père.

J'ai mis du temps à remarquer son manque d'enthousiasme pour ces investigations. Retrouver des photos d'un monde qui n'existe plus est un passe-temps de nostalgique ou d'historien. Mala ne s'y résolvait que pour me faire plaisir. Chez elle, pas la moindre trace de ces illusions d'un monde idyllique situé dans un passé lointain qui m'encombraient lors de mon premier voyage vers l'est.

Elle m'a carrément demandé par deux fois : « Qu'est-ce que tu cherches dans ce monde qui n'existe plus ? » D'ailleurs, que trafiquaient-ils dans cet institut à Varsovie ? À quoi servaient ces gens, s'ils étaient incapables de lui apprendre *exactement* quand et comment ses frères et sœurs avaient été assassinés ? C'était la seule chose qu'elle aurait encore voulu savoir. Mais ces renseignements ne se trouvent nulle part.

Les employés de l'institut disent que Mala n'est pas la seule à désirer cette information. Les questions qu'on leur pose le plus souvent portent sur les dernières minutes des membres de la famille. « C'est certainement dû à la rigueur et au zèle administratif que l'on attribue aux Allemands », explique Noam Silberberg, qui travaille dans l'institut. « Mais on les a largement surestimés. La plupart des victimes des nazis en Pologne et au-delà ont été assassinées sans qu'il en subsiste la moindre trace écrite. » Fort heureusement, il pense comme moi que les raisons de vouloir ressusciter un monde disparu ne sont pas seulement d'ordre familial et que les souvenirs ne sont pas les seules sources dont nous disposons. C'est bien pour cela qu'il travaille à l'institut Emanuel Ringelblum.

Reste la question : comment s'y prendre ? Eh bien, commençons par Czyzewo, le shtetl situé le long de la Brok où résidait Ester, la mère de Mala, jusqu'à son mariage arrangé avec Sender Itzak Kizel. Ce Sender, ou Sander, était un grand homme roux, pourvu d'une longue barbe rousse. À cause de sa taille, tout le monde l'appelait « hoicher Sender », c'est-à-dire « le grand Sander ». Ils ont habité quelque temps à Czyzewo, puis Sender a emmené Ester à Varsovie. Le voyage s'est peut-être fait à dos d'âne, peut-être en train, puisque le chemin de fer passait par Czyzewo depuis plusieurs décennies, mais certainement pas en bateau, car la rivière Brok, qui reliait le shtetl à Varsovie et à Gdansk via le Boug et la Wisła, n'était pas navigable. Elle ne l'est toujours pas.

En guise de notes de bas de page :

L'épigraphe de ce prologue, « Rassemble le plus d'éléments possible. Ils feront le tri après la guerre », est une phrase prononcée par Emanuel Ringelblum en 1941. C'est Hersh Wasser, l'un des trois membres de « Oineg Shabbos » qui ont survécu à la guerre qui s'en est souvenu. « Oineg Shabbos », peut se traduire par « Joie du Shabbat ». Il s'agit d'une expression traditionnelle faisant référence à la manière dont les Juifs pieux passent le Shabbat. C'était aussi le nom de l'organisation clandestine que dirigeait Emanuel Ringelblum. Après avoir caché le matériel, Emanuel Ringelblum, sa femme et son fils ont pu entrer en clandestinité dans le jardin d'une famille catholique habitant près du ghetto. Ils y vivaient dans une serre en

verre, en compagnie de quelques autres familles : c'est moins sûr que sous une porcherie. Ils ont été trahis le 7 mars 1944, probablement par des jardiniers ou par l'ancienne femme rancunière du propriétaire de la maison.

Les Allemands ont exécuté Emanuel Ringelblum et sa famille, tout comme les deux Polonais non Juifs qui les avaient aidés à se cacher, lui et les siens.

Les phrases de Rafael Scharf citées plus haut ont été énoncées bien après la guerre, tout comme celle qui affirme « Quand on pleure le passé, il ne faut pas l'idéaliser. » Cette déclaration a été faite le 14 juillet 1991 à Cracovie, au cours de son intervention dans le congrès d'été « Tracing the Jewish Heritage in Poland » (Retracer l'héritage Juif en Pologne) organisé par le Centre de Recherche sur l'Histoire et la Culture juives en Pologne. Sa conférence se trouve dans les actes du congrès qui sont publiés sous le titre *What shall we tell Miriam* (Que dirons-nous à Miriam, non traduit). L'objectif de Rafael Sharf était de transmettre un reflet aussi fidèle que possible du monde de sa jeunesse. Pour son intervention, il s'est inspiré de « la seule description authentique » de ce monde : la littérature yiddish et hébraïque des années trente. Cette littérature, affirme-t-il, possède « un sens critique impitoyable ». Les auteurs « décrivent les conditions difficiles, la pauvreté, l'impuissance, l'oppression, l'obscurantisme et ne sont pas tendres ». la misère était « épouvantable et généralisée ».

L'historien Bernard Wasserstein a effectué une étude dont la thèse principale concorde avec celle de la désidéologie en faveur de laquelle plaide Sharf. Dans son ouvrage non traduit *On the Eve. The Jews of Europe Before the Second World War* (2012), il affirme qu'à la veille de la Shoah, le monde juif était en proie à une crise profonde. Selon lui, cette crise venait de l'extérieur et était due à l'augmentation de l'antisémitisme et du nationalisme sectaire, mais également de l'intérieur, du fait de la laïcisation, de l'assimilation, des tribulations démographiques et d'une pauvreté grandissante. Dans cet ouvrage impressionnant, il fait aussi une excellente description des « Luftmenschen » (les « hommes de l'air »), les personnes démunies de la communauté juive polonaise.

Tout ce que Mala a raconté dans ce prologue et tout ce qu'elle dira dans les dix-neuf chapitres suivants est tiré soit de ses mémoires, soit des entretiens que nous avons eus dans sa maison à Amstelveen.

2. Le Brok

« Une souris poursuivie par un chat ne s'arrête pas pour se demander si ce chat est noir ou gris foncé. »

-Michal Glowinski, écrivain et survivant du ghetto de Varsovie.

Le Brok n'était pas navigable, mais les habitants de Czyżewo y faisaient flotter des troncs d'arbre pour les amener aux moulins situés quelques kilomètres en aval, où on les transformait en planches. L'exploitation forestière a été la première activité économique de Czyżewo nécessitant une certaine organisation. Plus tard, il y eut la production de chemises blanches que les hommes juif-orthodoxes portent sous leurs manteaux noirs. Les franges de ces chemises rappellent leurs devoirs religieux à ceux qui les portent. Par métonymie, les Juifs orthodoxes d'Europe de l'est ont donné à ces vêtements le nom des franges, « tsitsit ».

Leur production fut la première activité réellement lucrative de Czyżewo, car ces chemises se vendaient dans toute la Russie. Plus tard, on les exporta également aux États-Unis et au Canada et pour finir plus d'un quart des juifs orthodoxes du monde porteraient un tsitsit fait à Czyżewo.

À l'époque de la naissance d'Ester Doba Saper, la mère de Mala, trente familles vivaient de la production des tsitsit, qui, soit dit en passant, ne pouvaient être fabriqués que par des hommes. Jusqu'à ce moment-là, nous sommes en 1887, les habitants de Czyżewo vivaient chichement, même par rapport à ceux des shtetls voisins.

« Ce shtetl ne se distinguait que par sa pauvreté. »

Cette citation est tirée du « livre du souvenir » de Czyżewo, qu'on appelle « jizkor-bukh » en yiddish. Beaucoup de villages juifs disparus et de villes peuplées majoritairement par des Juifs ont le leur. Celui de Czyżewo a été publié quinze ans après la guerre à Tel Aviv et a été composé par les villageois qui ont survécu au conflit.